UNE VISION ÉPIQUE DE L'ÉVOLUTION

LECTURE
d'Éric LYSØE

Lorsqu'il propose, en juillet 1909, les premiers épisodes de *La Guerre du feu* aux lecteurs de *Je sais tout*, Rosny aîné est loin de faire ses débuts dans ce qu'il est convenu d'appeler le « genre préhistorique ». Dès 1887, un conte fantastique, « Les Xipéhuz », lui a fourni l'occasion de se reporter « mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane »[1]. Ce n'est encore là toutefois qu'une première ébauche en matière de « romans des âges farouches ». Cinq ans plus tard paraît *Vamireh*, puis, presque coup sur coup, *Eyrimah*, *Nomaï, amours lacustres* et *Élem d'Asie*[2]. La veine semble néanmoins aussitôt s'épuiser. L'écrivain abandonne les temps primitifs pour s'intéresser à une antiquité moins reculée. Il publie alors, sous la signature d'Enacryos, *Amour étrusque* et *Les Femmes de Stenê*. Mais en 1909, il revient à son inspiration antérieure, et c'est pour donner à la fiction préhistorique son chef d'œuvre: *La Guerre du feu*.

Le roman est donc le fruit d'une lente maturation. De ce fait, malgré une date de publication relativement récente, il procède des courants au sein desquels s'inscrivent les premiers textes de l'auteur. Il s'explique tout à la fois par l'extraordinaire essor que connaissent les sciences préhistoriques durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle et par des tendances littéraires marquées surtout par le décadentisme et le naturalisme. Dans le même temps cependant, il dépasse ces diverses influences pour définir une formule romanesque à laquelle un puissant souffle épique donne une dimension jusqu'alors inconnue...

L'Essor de l'archéologie préhistorique

Malgré tout, Rosny doit aux courants de l'époque une bonne part de son intérêt pour les âges primitifs. Car l'archéologie préhistorique constitue un des grands terrains d'investigations du XIX^e^ siècle[3]. Certes, on ne s'est pas fait défaut de s'intéresser auparavant aux reliques de la plus haute antiquité. Dès 1655, le Français Isaac de la Peyrère évoque l'existence d'une race « préadamite », et bientôt, effectivement, la paléontologie stratigraphique, en gestation dans les travaux du Danois Nicolaus Steno, puis dans ceux de Buffon et de l'abbé Giraud-Soulavie, conduit à remettre en cause une histoire de l'homme jusqu'alors essentiellement fondée sur les récits bibliques. En 1797, l'Anglais John Frere découvre des silex taillés associés à des os de races animales éteintes, et conclut à la nécessité de reculer une aube de l'humanité qu'on place alors seulement quelques milliers d'années avant J.-C.[4] Mais sa découverte passe inaperçue, de sorte qu'il faut attendre l'époque romantique pour percevoir de réels progrès en la matière. L'archéologie préhistorique

commence à se développer dans les pays scandinaves tout d'abord, notamment avec les travaux de L. S. Vedel Simonsen et de Christian Jürgensen Thomsen sur les trois âges de la pierre, du cuivre et du fer. Puis vient le tour des Anglais et des Français: aux alentours de 1825, de part et d'autre de la Manche, Ami Boué, Paul Tournal, Jules de Christol, John MacEnery et William Buckland découvrent des restes humains dans des couches anciennes. La communauté scientifique, représentée en particulier par Cuvier et ses disciples[5], plaide cependant pour une interprétation traditionnelle de l'histoire, de sorte qu'on préfère attribuer ces reliques à l'époque moderne. À partir de 1833 toutefois, avec le Liégeois Philippe-Charles Schmerling, l'idée d'une race « antédiluvienne » commence à se répandre. Enfin, Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes fonde la préhistoire moderne en démontrant à travers les trois volumes de ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes* (1847-64) que l'homme est contemporain de grands mammifères aujourd'hui disparus. Malgré certains corollaires pour le moins fantaisistes[6], ses thèses finissent par être d'autant mieux acceptées qu'elles s'enrichissent bientôt du débat que soulève, dès 1859, l'ouvrage magistral de Charles Darwin: *On the Origin of Species*. Deux ans plus tard, le paléontologue Édouard Lartet met au point sa première classification des âges préhistoriques, tandis que, de son côté, Sir John Lubbock propose les termes de « Néolithique » et de « Paléolithique ». Rapidement, toutes ces recherches se dotent d'un cadre institutionnel. La Société d'Anthropologie qui regroupe la plupart des préhistoriens est fondée en 1859. À partir de 1864 paraissent, sous la direction de Gabriel de Mortillet, les *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, première revue consacrée aux découvertes préhistoriques. Le musée gallo-romain de Saint-Germain s'enrichit de plusieurs salles consacrées à l'homme « anté-historique ». L'année 1866 marque la première édition du Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, et un an plus tard Alfred Maury, jusqu'alors adversaire des thèses antédiluviennes consacre, dans *La Revue des Deux Mondes*, un important article aux progrès enregistrés par les chercheurs[7]. La préhistoire vient de naître, même si, dans un ouvrage de vulgarisation intitulé *L'Homme primitif*, Louis Figuier déclare péremptoirement qu'il entreprend « d'exposer une science qui n'existe pas encore[8] »...

Durant les deux dernières décennies du XIX^{e} siècle, les connaissances continuent à se développer. Gabriel de Mortillet fait paraître le *Musée préhistorique* en 1881 puis, deux ans plus tard, *Le Préhistorique*, véritable traité de ce qu'on appelle alors la « palethnologie ». En 1886, Marcel de Puydt et Max Lohest exhument deux squelettes humains, à Spy, en Belgique, et lèvent les derniers doutes qui pouvaient subsister sur l'existence de l'Homme de Néanderthal[9]. Dans un mémoire en date de 1894, un médecin militaire hollandais, Eugène Dubois, révèle l'existence du pithécanthrope de Java et marque ainsi une étape importante dans les recherches sur l'origine de l'homme. À l'époque de la *Guerre du feu*, l'archéologie préhistorique est encore en plein essor. Henri Breuil infléchit en effet de façon notable le développement de la jeune science par ses travaux sur certains grands sites, comme ceux d'Altamira (1902) ou des Eyzies (1906). Ses hypothèses relatives aux divisions du Paléolithique supérieur alimentent même de véritables controverses, jusqu'à déboucher sur la « bataille aurignacienne », lors de laquelle s'affronteront les partisans et les adversaires de différents systèmes chronologiques applicables aux temps préhistoriques...

Le monde littéraire n'a pas attendu cependant ces derniers développements pour réagir. Samuel-Henry Berthoud qui, après une carrière d'auteur romantique, s'est converti au roman scientifique pour la jeunesse, donne, dès 1862, ses *Aventures des os d'un géant* où il s'inspire des recherches paléontologiques. Trois ans plus tard, dans *L'Homme depuis cinq mille ans*, il retrace l'histoire du genre humain depuis les âges primitifs jusqu'à un lointain futur. Entre-temps, Jules Verne a fait paraître son *Voyage au centre de la Terre*, où il rapporte les découvertes de Boucher de Perthes[10], évoque Édouard Lartet[11], et même cet homme d'avant le déluge dont Scheuchzer avait imaginé l'existence à partir d'un squelette de salamandre[12]. En 1876, Élie Berthet montre, dans *Le Monde inconnu*, ce que furent « les Parisiens à l'âge de la pierre ». Douze ans après, c'est le tour d'Ernest d'Hervilly de conter les *Aventures d'un petit garçon préhistorique en France...*

En s'intéressant au roman des « âges farouches », Rosny ne fait donc pas réellement figure de novateur. Et comme ses prédécesseurs, il puise largement dans les travaux scientifiques de ses contemporains. Il suit d'ailleurs d'assez près les recherches des préhistoriens pour leur consacrer bientôt un essai, *Les Origines*. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer chez lui le souci constant de s'appuyer sur une documentation solide. Ainsi, dès les premières lignes de *Vamireh*, il s'inspire visiblement de la chronologie définie par Lartet qui faisait se succéder, du plus ancien au plus récent, les âges du Grand Ours, du Mammouth, du Renne et de l'Auroch :

> C'était il y a vingt mille ans [...].
> Sur les plaines de l'Europe, le Mammouth allait s'éteindre, pendant que s'achevait l'émigration des grands fauves vers le pays de la Lumière, la fuite du renne vers le Septentrion. L'Auroch, l'Urus, le Cerf élaphe paissaient l'herbe des forêts et des savanes. L'Ours colosse avait trépassé depuis des temps immenses au fond des Cavernes[13].

De même, lorsqu'il évoque les Kzamms de *La Guerre du feu*, ou dix ans plus tard les Chelléens du *Félin géant*, c'est en songeant vraisemblablement à l'homme de Néanderthal que Gabriel de Mortillet décrit, avec son front bas, ses bras longs et ses jambes courtes, « comme un intermédiaire entre l'homme actuel et le singe »[14], « pas très avantageusement taill[é] pour la course »[15], bien différent donc du « Laugerien »[16], prototype de l'*homo sapiens sapiens*, dont Naoh et la plupart des Oulhamr semblent se rapprocher. Guère mieux lotis, ces étranges individus que le romancier nomme « Nains Rouges » proviennent peut-être également des traités de l'époque. Ils correspondent en tout cas aux Anthropopithèques, baptisés par la suite Homosimiens, et dont les paléontologues ne mettent alors pratiquement en avant qu'une caractéristique : une taille largement inférieure à celle de l'homme[17].

Néanmoins, tout en bénéficiant, comme Samuel-Henry Berthoud ou Jules Verne, des acquisitions d'une science toute nouvelle, Rosny néglige l'objectif essentiellement pédagogique de la plupart de ses prédécesseurs. Il préfère l'allusion cursive à l'exposé didactique. Son propos n'est visiblement pas d'initier un jeune lecteur à la préhistoire, mais de composer une œuvre littéraire. Aussi n'hésite-t-il pas à prendre des libertés avec les connaissances de son temps et surtout à faire jouer toutes les ressources de l'image poétique. C'est ainsi, par exemple, que la référence au déluge, qui longtemps constitua la pierre de touche de l'archéologie préhistorique, se retrouve jusque dans

La Guerre du feu, mais totalement transposée en termes symboliques. En laissant mourir les flammes tremblantes qu'ils conservent dans trois cages, les Oulhamr sont victimes d'un malheur qui inverse en quelque sorte celui dont sont frappés les contemporains de Noé. Car le feu et l'eau sont manifestement des puissances jumelles:

> Comme le Feu, l'eau semblait [...] un être innombrable; comme le Feu elle décroît, augmente, surgit de l'invisible, se rue à travers l'espace, dévore les bêtes et les hommes (II^{ème} partie, ch. 3)[18].

Perdre l'un ou l'autre constitue donc un désastre terrible. D'ailleurs, à l'époque où il imagine la quête que mène Naoh pour redonner le feu à sa tribu, Rosny pense sans doute déjà à un épisode strictement parallèle. « La Mort de la Terre », qui paraît un an plus tard, montre en effet comment le dernier homme, Targ, se trouve conduit à mener une véritable « guerre de l'eau », pourchassant les dernières gouttes du précieux liquide jusque dans les profondeurs souterraines. Événement symétrique du dessèchement de la planète, la disparition du feu constitue donc une sorte de négatif du déluge, un épisode non seulement anté- mais aussi *anti-diluvien*. On comprend dès lors qu'il soit l'occasion de mettre en vedette le personnage de Naoh. Le nom de ce dernier, en effet, semble si bien contrefaire celui que les Anglais donnent à Noé — « Noah » — qu'il paraît peu probable que le rapprochement soit fortuit[19].

Une inspiration fin-de-siècle

En jouant de la sorte plus de l'allusion et du symbole que de la rigueur scientifique, Rosny manifeste des ambitions littéraires qu'on peut déceler à bien d'autres signes. Car dès l'origine, son roman préhistorique s'inscrit sous la bannière d'une inspiration fin-de-siècle dont on retrouve les traces jusque dans *La Guerre du feu*, et qui rattache toute sa production romanesque à deux courants artistiques principaux: le naturalisme et le décadentisme.

De fait, Rosny a été durablement marqué par l'École de Médan. S'il en rejette les modèles, c'est pour des motifs beaucoup plus sentimentaux qu'esthétiques. Zola l'a assez maladroitement éconduit en refusant de donner un avis sur *Nell Horn*, son premier roman, et le jeune romancier va lui en garder toute sa vie rancune. Le 18 août 1887, paraît, dans *Le Figaro*, le fameux *Manifeste des Cinq* contre *La Terre*. Rosny figure parmi les signataires, aux côtés de Paul Bonnetain, Lucien Descaves, Paul Margueritte et Gustave Guiches. Avec eux, il déplore « une note ordurière [...] descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie », et conclut que « le Maître est descendu au fond de l'immondice[20] ». Il ne reviendra jamais totalement sur ce désaveu et continuera à revendiquer — voire à exagérer — la part qu'il a pu prendre dans l'affaire[21]. Il n'empêche que son œuvre, pour une bonne part, s'inscrit sous la bannière du naturalisme, à commencer par les nombreux romans de moeurs dont elle se compose. Les contemporains d'ailleurs ne s'y trompent pas, et rares sont les critiques de l'époque à ne pas reconnaître en l'auteur des « Xipéhuz » un disciple de Zola.

Cette influence, très sensible dans *Vamireh*, l'est encore dans *La Guerre du feu*. On peut même penser que, dans son principe, le roman préhistorique procède pour l'essentiel du désir d'étendre le champ d'observation de l'École de Médan. Sur le modèle de Jules Verne, Rosny n'aura vu tout d'abord dans la préhistoire qu'une forme de dépaysement nécessaire au fantastique, et c'est

en rédigeant « Les Xipéhuz » qu'il aura réalisé tout le parti qu'on peut tirer de la formule. Mettre en scène l'homme de Néanderthal ou celui de Cro-Magnon revient en effet à tenter de résoudre « la double question des tempéraments et des milieux[22] » que Zola plaçait au centre des *Rougon-Macquart*. Vamireh et Naoh ne sont finalement guère éloignés de ces êtres frustes qu'on voit apparaître dans *La Terre* et, plus largement, dans une bonne partie de la production naturaliste. Ils sont « vrais » en ce qu'ils procèdent, dans la plupart de leurs actes, de pulsions élémentaires et font parler des instincts fondamentaux, comme se nourrir ou se reproduire. Ils révèlent, par exemple, qu'un comportement agressif peut résulter d'un désir insatisfait. Ainsi Naoh, lorsqu'il songe à Gammla restée parmi les siens, ne trouve, à la fièvre qui l'envahit, d'autre exutoire que la colère. Il cède un temps au souvenir nostalgique de la horde, évoque l'épisode sensuel, fait d'impressions olfactives et tactiles, au cours duquel la chevelure de la jeune fille, soulevée par le vent, est venue le frapper au visage. Puis retournant à la réalité, il chasse cette image qui fait « jaillir de sa poitrine un souffle rauque » (III, 2), se dresse fièrement et s'en va défier l'ennemi qui l'encercle.

Fresque d'une humanité instinctive, le roman préhistorique s'affirme également comme un moyen d'appliquer sur une plus large échelle la réflexion de Zola en matière d'hérédité. Le thème permet toutefois de rattacher Rosny non seulement au naturalisme, mais encore plus largement à la sensibilité décadente. Car la question du « transformisme » figure parmi les principales préoccupations de la fin du XIX^{e} siècle. Loin de n'intéresser que les paléontologues, *L'Origine des espèces* connaît un retentissement considérable. Tout se définit en termes d'évolution. En 1891, un an avant la parution de *Vamireh*, Jules Huret publie ainsi une série d'entretiens destinée à rester célèbre et significativement intitulée *Enquête sur l'évolution littéraire*. Les thèses de Darwin, d'autant mieux qu'elles s'étayent d'idées philosophiques à la mode, se répandent dans les milieux cultivés, et l'on ne tarde pas à voir dans l'Européen de cette époque le rejeton dégénéré d'ancêtres mieux taillés que lui pour survivre :

> L'homme moderne [...] porte dans ses membres trop grêles, dans la physionomie trop expressive de son visage, dans le regard trop aigu de ses yeux, la trace trop évidente d'un sang appauvri, d'une énergie musculaire diminuée, d'un nervosisme exagéré[23].

Or précisément, les romans des âges farouches offrent l'occasion de mettre, en regard de cet intellectuel déliquescent, d'autres races également condamnées par l'implacable « sélection naturelle ». Tels sont les « mangeurs de vers » de *Vamireh*, désarmés par la crise durant laquelle « les forces du muscle se résolvent et s'échangent contre les adaptations du monde externe par le cerveau[24] ». Tels sont encore les Wah de *La Guerre du feu*, qui ont « taillé la pierre et le bois avant les autres hommes » et ont exercé un pouvoir sans partage « pendant des millénaires » (III, 5). « Le poil chétif », un crâne « excessivement long et mince » ou de « faibles mâchoires » (III, 3) témoignent des progrès qui se sont accomplis en eux. Ils se sont élevés au-dessus de l'animal en perdant leur toison et en cultivant à l'extrême leurs facultés mentales. Mais, comme l'Européen du XIX^{e} siècle, ils ont par contrecoup épuisé leurs forces vitales. Leur pilosité peu développée est autant une preuve de civilisation qu'un signe de faibles capacités génésiques. De fait, pris dans un processus de dégénérescence inéluctable, ils ont perdu cet instinct à la base de tant d'autres réactions humaines et vu décroître « de génération en génération [...] leur faculté de se reproduire »

(III, 5). Résignés, ils se savent promis à une lente disparition et contemplent le monde avec ces yeux « ternes, tristes, [...] sans regard » (III, 5), qui sont également ceux du décadent moderne.

Largement tributaire de l'inspiration fin-de-siècle, ce sentiment de déchéance se retrouve jusque dans les évocations du milieu, lequel semble parfois aussi malade que les êtres. Si Rosny s'emploie souvent à décrire le caractère foisonnant d'une nature encore jeune, il cède encore volontiers à la vision d'un monde usé, avec une mélancolie bien représentative des auteurs de sa génération. La troisième partie de *La Guerre du feu* rassemble ainsi dans ses premières pages les images les plus caractéristiques de l'esthétique décadente. Chaque élément du décor renvoie à l'idée de ruine, de décrépitude. L'été plein de promesses, passé en compagnie des mammouths, s'achève. C'est à présent l'automne, la saison du déclin. Les « champignons [...] perfides » (III, 1) laissent planer sur l'homme une continuelle menace de mort. Le monde entier semble être devenu la proie du même processus de destruction. Près des ormes « dévorés par les mousses » ou à l'ombre des « sycomores rouillés » (*ibid.*), le feu ne laisse s'élever qu'une « haleine suffocante » (*ibid.*). La lumière elle-même semble accroître le caractère morbide du tableau. Car elle est celle du crépuscule, et reproduit ainsi, à l'échelle de la journée, l'impression de dégénérescence engendrée par l'automne. Le soleil prend « la couleur du sang frais », « s'affaiss[e] sur le couchant noyé de tourbes » et « s'embourb[e] dans les mares » (*ibid.*). La nature, si jeune, si pleine de vie quelques mois plus tôt, n'est plus désormais qu'une étendue stérile, lugubre, visiblement malade:

> Ils parvinrent au bord d'une terre de sable, entrecoupée de granit et de basalte. Elle semblait barrer tout le Nord-Occident, chenue, misérable et menaçante. Parfois, elle produisait un peu d'herbe dure; quelques pins tiraient des dunes une vie pénible; les lichens mordaient la pierre et pendillaient en toisons pâles; un lièvre fiévreux, une antilope rabougrie, filaient au flanc des collines ou dans les détroits des mamelons. La pluie devenait plus rare; des nuages maigres roulaient avec les grues, les oies et les bécasses (*ibid.*).

Une dimension collective

Rosny toutefois ne se contente pas de reprendre cette thématique, d'ailleurs quelque peu passée de mode à l'époque où paraît *La Guerre du feu*. Ainsi qu'il l'a déjà confié à Jules Huret en 1891, il est à la recherche d'une « littérature plus complexe, plus haute » qu'il définit comme

> une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l'univers *tout entier* et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes[25].

Cette vocation est effectivement sensible dans toute l'œuvre préhistorique. Dès « Les Xipéhuz », Rosny se distingue par un goût prononcé pour la mise en scène de foules, par la volonté d'étendre au maximum son champ de vision, de manière à « comprendre », au sens étymologique du terme, le monde dans sa totalité. Et tous les ouvrages qui suivent ce premier essai s'inscrivent très exactement dans une perspective identique.

Plus encore que les romans antérieurs néanmoins, *La Guerre du feu* s'impose par cette dimension universelle. Le titre, d'ailleurs, marque d'emblée une considérable évolution. À la différence de *Vamireh*, *Eyrimah*, *Nomaï* ou *Élem d'Asie* qui renvoyaient à des personnages, il désigne une aventure collective. Il place le roman dans le sillage de l'*Iliade*, ce modèle de l'épopée occidentale, et le définit avant tout comme l'histoire d'une *guerre*. Le terme est d'autant plus fort

qu'il paraît finalement s'appliquer assez mal à une intrigue ponctuée d'échauffourées entre phratries et met ainsi le lecteur dans l'attente d'un récit qui dépasse largement les limites des simples individus.

Cette caractéristique se traduit également par la portée que se découvrent les différents protagonistes. Rosny cherche en effet moins à mettre en scène des personnages qu'un type nouveau de héros collectifs. Même lorsqu'il délaisse les foules, ce n'est pas pour s'attarder sur un solitaire, comme pouvait l'être Vamireh, ni même pour imaginer, sur le modèle de Don Quichotte ou de Don Juan, un couple dans lequel héros et faire-valoir jouent simultanément de l'harmonie et du contraste. À l'unité ou à la dualité, le romancier préfère la triade: Naoh s'associe à Gaw et Nam, Aghoo à ses deux frères. À chaque fois se définit un groupe élémentaire qui forme autour d'un personnage-noyau une véritable entité plurielle. Gaw et Nam sont en quelque sorte des émanations de Naoh. Ils constituent avec lui une cellule aussi élémentaire qu'Aghoo et ses frères. Chez ces derniers, « si l'un des trois [veut] la mort d'un homme, tous trois la [veulent]; quiconque leur déclare la mort [doit] périr ou les exterminer » (I, 1), et de la même façon, Naoh perçoit en Gaw et Nam « des prolongements de sa propre énergie » (I, 2):

> ... parfois, lorsqu'il marchait devant eux, [...] joyeux de sa stature et de sa grande poitrine, ils frémissaient d'une exaltation farouche et presque tendre, tout leur instinct épanoui vers le chef comme le hêtre vers la lumière (*ibid.*).

En ce qu'ils jouent d'ailleurs avec les sonorités de « Naoh » (Na-aw)[26], les noms de Nam et Gaw semblent trouver leur origine dans celui du héros et montrent ainsi à quel point les deux jeunes Oulhamr procèdent du même père spirituel. Mais ces noms révèlent également que ceux qui les portent sont plus ou moins interchangeables. De fait, les compagnons de Naoh jouent à peu près le même rôle, celui de ralentir l'expédition, d'entraîner des péripéties qui exigent tôt ou tard l'intervention de leur chef. Nam se trouve ainsi pris dans les griffes de l'ours gris (I, 3), puis c'est le tour de Gaw de « crouler » sous la patte d'une tigresse (I, 5). Presque aussitôt Nam tombe une seconde fois, mais un peu plus tard, c'est Gaw qui, poursuivi par les Kzamms, doit à la force et l'acharnement de son chef d'échapper à un adversaire plus fort que lui (II, 6). Les deux jeunes guerriers ne se différencient donc pas l'un de l'autre par des fonctions spécifiques. Leur coexistence ne relève en rien de l'économie du récit[27]. S'ils sont deux, c'est essentiellement pour *faire nombre*, pour esquisser symboliquement un processus au terme duquel, par scissiparité, l'unité devient l'infini. Comme le dit le *Tao Tö King*, « Un engendra Deux, Deux engendra Trois, Trois engendra les dix mille êtres »[28]. De même, Naoh, l'entité originelle, se divise une première fois en héros et en faire-valoir, puis ce dernier s'organise à son tour selon une image double, promesse d'infini. C'est en cela que le trio retrouve certaines des qualités qui caractérisent les figures triples, tant dans la mythologie que le folklore. Naoh, Gaw et Nam ne vont pas par trois pour imiter les trinités divines ou les triades héroïques. Ils ne renvoient à ces dernières que dans la mesure où ils forment comme elles une incarnation de la pluralité. Les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet sont, selon la tradition biblique, à l'origine des trois races. De même, les héros de *La Guerre du feu* portent en eux le germe du nombre. Il est donc naturel que sous l'effet d'une nouvelle démultiplication, ils finissent par s'opposer à la triade que constituent Aghoo et ses frères.

Un univers pluriel

Ce principe cependant déborde largement la seule conception des personnages centraux. Tout le roman met en scène un univers pluriel, à partir d'organisations qui privilégient notamment une dynamique ternaire. Découpé en trois parties, le texte définit trois espaces, délimités par deux fleuves, et met généralement aux prises, quelle qu'en soit l'importance, trois clans. Lorsque Naoh et ses deux compagnons se trouvent soudés en un seul groupe, c'est qu'ils s'opposent à deux adversaires, la tigresse et le lion-tigre, ou qu'ils s'associent à un allié inattendu: les mammouths, les Hommes-sans-Épaules. S'ils se séparent, c'est inversement pour pouvoir triompher d'ennemis considérés, eux, un instant comme un tout, la tribu des Kzamms, le clan d'Aghoo. L'ensemble du texte est parcouru de la sorte par d'incessants chassés-croisés qui lui donnent tout son rythme, en offrant à la narration maintes ressources pour ponctuer l'action. Les poursuites ou les combats se déroulent ainsi selon des règles constantes, dont le chapitre VI de la deuxième partie, « La Recherche de Gaw », fournit sans doute le meilleur exemple...

Cette dimension plurielle se retrouve jusque dans les descriptions de la nature, qui révèlent un monde certes entraîné parfois dans un mouvement de déchéance générale, mais néanmoins pris dans un processus d'éclosion et de foisonnement. Autant Rosny se laisse aller à l'évocation nostalgique d'un univers déjà en déclin, autant il se plaît à combattre ses cauchemars d'écrivain décadent par l'évocation d'une faune et d'une flore jeunes, nourries par un « oxygène plus riche » (I, 2), et de ce fait débordant de vie. Le milieu naturel devient alors un véritable trésor. Avec l'aube, la lumière « roul[e] ses écumes », « s'élargit [...] en lagunes de soufre, en golfes de béryl, en fleuves de nacre rose » (*ibid.*). Et c'est moins pour pétrifier l'univers, comme chez les auteurs de la fin du XIX^{e} siècle[29], que pour révéler une profusion de couleurs et de reflets précieux. Car la nature n'est par instants stérile que dans la mesure où elle est en d'autres temps féconde. Dans la première partie du roman, par exemple, la terre, « encore dans sa force » (*ibid.*), alimente une infinité d'existences végétales ou animales:

> [Les] herbes suivaient les herbes comme les flots se suivent sur la mer. [La savane] se courbait sous la brise, craquait sous le soleil, semait dans l'espace l'âme innombrable des parfums; elle était menaçante et féconde, monotone dans sa masse, variée dans son détail, et produisant autant de bêtes que de fleurs, autant d'œufs que de semences. Parmi les forêts de gramens, les îles de genêts, les péninsules de bruyères, se glissaient le plantain, le millepertuis, les sauges, les renoncules, les achillées, les silènes et les cardamines [...]; on voyait filer des antilopes, des lièvres, des saïgas, surgir des loups ou des chiens, s'élever des outardes ou des perdrix, planer les ramiers, les grues et les corbeaux (*ibid.*).[30]

De façon significative d'ailleurs, l'écriture adopte, dans les nombreux tableaux jalonnant de la sorte le récit, une procédure voisine de celle qui s'applique aux personnages. Ici encore, Rosny cherche visiblement à élargir la perspective. Dans bien des cas, l'extrait ci-dessus le montre de manière exemplaire, la phrase se développe par additions successives où dominent les formules ternaires. Ailleurs, elle s'amplifie par un système de démultiplication qui reproduit très exactement l'effet d'expansion numérique obtenu avec Naoh et ses deux compagnons. Le passage qui suit, par exemple, imite dans son fonctionnement même le foisonnement de la multitude, par une série de dédoublements incessants:

> Selon le jeu des adaptations et des circonstances, triomphaient les algues, étincelaient le lis des étangs ou les nénuphars jaunes, surgissaient les flambes d'eau, les euphorbes palustres, les lysimaques, les sagittaires, s'étalaient des golfes de renoncules à feuilles d'aconit, des méandres d'orpin velu, de linaigrettes, d'épilobes roses, de cardamines amères, de rossolis, des jungles de roseaux et d'oseraies où pullulaient les poules d'eau, les chevaliers noirs, les sarcelles, les pluviers, les vanneaux aux reflets de jade, la lourde outarde ou la marouette aux longs doigts (I, 1).

On le voit, en effet, la structure de la phrase est soumise à une réduplication continuelle. Dans les trois premières propositions, les groupes sujets augmentent en nombre comme en quantité. Ils décrivent une progression régulière de 1 à 4 ($1 [= 2^0] \Rightarrow 2 [= 2^1] \Rightarrow 4 [= 2^2]$) et se présentent successivement sous la forme d'un nom (« les algues »), de groupes nominaux composés de mots courants (« le lis des étangs ou les nénuphars jaunes »), puis de tout un ensemble de termes rares (« les flambes d'eau, les euphorbes palustres, etc. »). La quatrième proposition, de loin plus complexe, ne fait pas que prolonger ce déploiement d'effets, elle donne un souffle neuf à la phrase en établissant une nouvelle progression ternaire. Trois sujets, construits à partir du même *pattern* grammatical (nom + complément du nom), décrivent des séquences sonores de plus en plus développées, tant en volume qu'en qualité. Chaque ensemble compte ainsi un nombre de syllabes approximativement équivalent au double du précédent ($14 \Rightarrow 31 \Rightarrow 50$)[31] et présente une quantité croissante d'allitérations et de paronomases (« golfes [...] feuilles » ⇒ « de cardamines amères » ⇒ « de roseaux et d'oseraies où pullulaient les poules d'eau [...] la lourde outarde »).

Le Feu, valeur universelle

Cette impression de multitude, sensible jusque dans l'écriture, n'est cependant pas le seul élément à conférer au roman sa dimension universelle. La place centrale accordée au feu joue également de ce point de vue un rôle essentiel. Une fois encore, le titre du roman est à ce propos révélateur. Car il met l'élément igné non seulement en position d'enjeu: des hommes vont se battre pour lui, mais aussi en position d'agent: la guerre dont il est question est celle que mènent la lumière et la chaleur contre un ennemi à leur mesure, l'ombre meurtrière de la nuit, que les premières lignes du roman définissent d'emblée comme terrifiante et surhumaine:

> Les Oulhamr fuyaient la nuit épouvantable. Fous de souffrance et de fatigue, tout leur semblait vain devant la calamité suprême: le Feu était mort (I, 1).

La nuit représente les forces du trépas, le rejet de toute la horde dans les limbes d'une histoire qui jamais ne rendra compte de son existence. « Carnivore » (II, 7), elle est une ogresse diabolique, à l'aspect multiple et menaçant (*cf.* III, 1). C'est dire à quel point son principal adversaire revêt un caractère quasi mythologique. Acteur principal, le feu devient nécessairement un symbole. Il manifeste la victoire de l'esprit humain sur les puissances obscures et fait de l'aventure de Naoh une véritable quête. Tel Prométhée dérobant la flamme à la roue du soleil, le héros de Rosny va apporter aux hommes de sa tribu le savoir et la culture. Ainsi la horde franchira-t-elle définitivement cette étape fondamentale de la civilisation qui consiste non seulement à ne plus se nourrir de chair crue mais encore à donner le jour à une véritable industrie par laquelle, peu à peu, triomphera l'intelligence. Le brasier préhistorique qui permet de durcir « la pointe des épieux » ou de faire « éclater la pierre dure » (I, 1), est en effet directement lié à diverses acquisitions

techniques. Durant son séjour chez les Wah, Naoh n'a pas seulement appris à faire du feu, il a également découvert l'usage du propulseur (*cf.* III, 4). Et c'est muni de cette arme qu'il parviendra, tel David contre Goliath, à triompher de Roukh et d'Aghoo (*cf.* III, 10). Le feu, qui correspond précisément à ce principe en vertu duquel une « force immense » peut « jaillir de [la] faiblesse » (III, 11), se trouve de ce fait étroitement associé à tout ce qui permet au sage préhistorique de triompher de l'animal ou de la brute stupide. Aussi devient-il le symbole de l'esprit humain, « le Signe éblouissant des Hommes » (II, 2), et même, pourrait-on dire, de ce Paraclet que les *Actes des Apôtres* représentent sous l'aspect de langues de feu. Dès les premières pages du roman, le feu se trouve d'ailleurs divinisé. Élevé dans « trois cages, depuis l'origine de la horde » (I, 1), il fait d'emblée figure de trinité régnant sur la tribu depuis sa constitution. Aussi Naoh l'imagine-t-il volontiers comme l'émanation d'une force élémentaire doublée d'une puissance magique:

> La vie du Feu avait toujours fasciné Naoh. Comme aux bêtes, il lui faut une proie: il se nourrit de branches, d'herbes sèches, de graisse; il s'accroît; chaque feu naît d'autres feux; chaque feu peut mourir. Mais la stature d'un feu est illimitée, et d'autre part, il se laisse découper sans fin; chaque morceau peut vivre (I, 4).

Principe du nombre, comme pouvaient l'être, mais à une échelle inférieure, Naoh et ses deux compagnons, le feu se voit presque naturellement assimilé à d'autres emblèmes de la divinité. Il est la lueur qui illumine le visage de Gammla, un peu comme le soleil se reflète sur la lune. Il vient ainsi se placer au centre d'une cosmogonie dont l'organisation se calque sur les rapports que l'homme entretient avec le foyer:

> Dans la pénombre des pierres basaltiques, Naoh, avec un doux désir, voyait le brasier du campement et les lueurs qui effleuraient le visage de Gammla. La lune montante lui rappelait sa flamme lointaine. De quel lieu de la terre la lune jaillit-elle, et pourquoi comme le soleil, ne s'éteint-elle jamais ? Elle s'amoindrit; il y a des soirs où elle n'est plus qu'un feu chétif comme celui qui court le long d'une brindille. Puis elle se ranime. Sans doute, des Hommes-Cachés s'occupent de son entretien, et la nourrissent selon les époques... Ce soir, elle est dans sa force [...]. Les Hommes-Cachés ont dû lui donner du bois sec en abondance (*ibid.*).

Le Feu, puissance sexuelle

Cette relation qu'établit instinctivement Naoh entre le visage de Gammla, embrasé par le foyer, et l'astre lunaire ne fait pas seulement du feu un modèle dont la nature tout entière reproduirait le principe. Elle montre également que la flamme est assimilable à la puissance sexuelle. Or, pour être largement répandue en littérature, cette identification éveille chez Rosny de nouvelles résonances qui, là encore, permettent de saisir le caractère universel de l'aventure de Naoh.

La transposition qui s'effectue de la sorte permet de mesurer une fois de plus le chemin parcouru depuis *Vamireh*. Dans ce premier roman préhistorique, l'écrivain place déjà l'instinct génésique à la base de l'intrigue. En ravissant Élem[32], la troublante Asiatique, Vamireh offense toute la tribu de la jeune femme et déclenche une série interminable d'affrontements. À travers les combats et le jeu des alliances qui préfigurent déjà *La Guerre du feu*, Rosny développe certes une aventure par certains aspects universelle, mais il est encore loin des effets qu'il saura obtenir en 1909. Son guerrier préhistorique reste un individu qui combat d'abord pour satisfaire un désir personnel. De même, et bien qu'elle s'élève à une dimension plus nettement collective, l'intrigue

d'*Eyrimah* reste liée à une simple histoire sentimentale. Il faut attendre *La Guerre du feu* pour voir réellement s'ouvrir de nouvelles perspectives. Car alors, si l'amour ne semble plus être le moteur de l'aventure mais une récompense offerte au héros capable de triompher de toutes les embûches, c'est parce qu'il est l'objet d'une transformation radicale. Il ne correspond plus à une relation duale, mais à l'aventure de tout le groupe. Sans doute affleure-t-il sous un aspect plus traditionnel à maint endroit du texte. Sous la forme élémentaire de l'instinct, il est cette fièvre étrange qui fait à Naoh « la peau chaude et les mains tremblantes » (I, 1). Il est encore ce sentiment qui, à l'occasion de plusieurs scènes nostalgiques, permet au héros de retremper son courage (*cf.* I, 4). Toutefois, il ne joue à ce titre qu'une fonction secondaire. Avant de songer à sa propre satisfaction, Naoh doit, en rapportant le feu, rendre à l'ensemble de la horde une virilité et une fécondité perdues.

Car en laissant s'éteindre la flamme qui « vivifie la structure des choses » (II, 2), les Oulhamr semblent avoir littéralement perdu toute leur vigueur sexuelle. Désormais, ils « ne réchaufferont plus leurs membres; la pointe de l'épieu demeurera molle » (I, 1), et lorsque Naoh les retrouvera au terme de son expédition, ce sera pour ne rencontrer parmi eux que des vieillards impuissants « étrangement débiles et misérables » (III, 11). Privé de cette « force souveraine des hommes » (II, 1) qu'est le feu, Faouhm, autrefois maître indiscuté, oncle de Gammla, et donc bien plus qu'un père[33], a désormais perdu « l'usage de son bras droit » (III, 11). Symboliquement castré, il n'est plus qu'un infirme incapable d'assurer le commandement de la horde. Au contraire, celui qui rendra le feu à la tribu héritera du « bâton de commandement » (I, 1), preuve manifeste d'une virilité retrouvée. Et si un Aghoo eût vraisemblablement conservé ce pouvoir pour lui seul, Naoh, héros collectif, en restitue une partie au patriarche déchu puisqu'il décide de diriger la horde en sa compagnie (*cf.* III, 11). Il révèle ainsi que le feu et tout ce qui s'y rattache possèdent une valeur essentiellement collective. C'est donc en toute justice finalement que l'enjeu d'actions aussi héroïques porte un nom qui renvoie à une représentation globale de la maternité. De fait, si l'on peut reconnaître en Gammla une transposition de l'arabe جَميلة [jami:la(t)/gami:la(t), « jolie »], on y retrouve surtout la racine grecque γαμ– qui renvoie directement à l'idée de mariage...

L'image du foyer est d'autant plus sexualisée qu'elle entretient d'étranges relations avec la féminité. Rosny retrouve en effet certains grands traits de la mentalité primitive[34] en faisant du feu un symbole d'autant plus viril qu'il est alimenté par les femmes. Chez lui, l'ordre féminin se révèle à la fois indépendant et gardien de la flamme. Gammla — dont on a vu qu'elle pouvait, comme la lune, refléter les lueurs d'un brasier — semble ainsi être beaucoup moins affectée que son oncle par la disparition du feu. Sa chevelure abondante, pareille à « un feuillage » (I, 1), qui fait d'elle l'image même de la fécondité, s'accroît au contraire sous les rigueurs d'un climat que nul foyer ne vient tempérer. C'est que le « Feu ne lui sembl[e] pas aussi indispensable qu'aux autres » (III, 11). À ce titre cependant, en incarnation exemplaire de la féminité, elle fait preuve de qualités qu'on retrouve à un moindre degré chez les autres femmes de la tribu. Car « malgré des souffrances plus vives que celles des mâles », toutes savent garder, au contraire de leurs compagnons, « une obscure confiance » en l'avenir (*ibid.*).

Que les femmes puissent se passer du feu n'implique pas qu'elles lui témoignent de l'indifférence. Comme ses sœurs, Gammla « le désir[e] avec passion » et s'inquiète « au début des

nuits » (*ibid.*) de savoir qui, d'Aghoo ou de Naoh, le rapportera. Le feu ne constitue certes pas son élément, mais c'est pour elle l'image privilégiée du fils ou de l'époux, celui qu'on élève ou dont on fait croître le désir. Comme elle, toutes les femmes font figure de gardiennes du foyer, de vestales préhistoriques. Fidèle, là aussi, à la mentalité primitive, Rosny montre bien que c'est à elles que revient la tâche de s'occuper du feu. C'est de sa mère que Nam a appris la façon d'entretenir les braises (II, 5). C'est grâce à une femme que Naoh découvre le maniement du briquet préhistorique. Plus largement, le fait que ce soient les Wah qui transmettent aux Oulhamr la manière de « cach[er] le feu dans les pierres » (III, 5) révèle tout à la fois cet assujettissement de l'élément igné aux femmes et la dimension collective que prend l'œuvre de Rosny. Car les Wah peuvent être assimilés à une tribu essentiellement féminine. Chez eux, « la différence des sexes s'aboli[t] presque » (*ibid.*), de sorte que les occupations des femmes deviennent identiques à celles des guerriers, lesquels, réduits à un rôle secondaire, abandonnent à leurs compagnes jusqu'au commandement de la horde. La physionomie de la race reflète d'ailleurs assez bien cette prééminence d'un sexe qu'on dit faible. À la différence des Oulhamr, athlètes robustes aux torses puissants, les Wah ne sont que des « Hommes-sans-Épaules ». De la sorte, en transmettant leur science à Naoh, ils font du feu retrouvé le produit d'une coopération entre une tribu féminoïde et une tribu (redevenue) virile. C'est donc que la flamme offre de sceller une alliance non entre des individus mais entre des peuples, et de développer ainsi une vision épique de l'amour, dont *Vamireh* ou *Eyrimah*, avec le thème récurrent de « la fusion des races »[35], ne donnaient finalement qu'un avant-goût.

La guerre et la sélection naturelle

Dans le même temps, ces curieuses noces collectives permettent de décrire symboliquement le processus du transformisme. Elles montrent une race vouée à une disparition prochaine transmettant son capital technique à une race promise à un meilleur avenir. Plus généralement d'ailleurs, les rapports humains participent, dans l'ensemble, de la sélection naturelle. Le roman s'impose finalement comme un véritable hymne à l'évolution à travers lequel Rosny s'emploie à définir la place de l'homme au regard des puissances formidables qui l'entourent et l'entraînent dans une logique de destruction...

Il est clair ainsi que les principes mis au point par Darwin forment la base du récit. L'aventure de Naoh mérite la dénomination de « guerre du feu » parce que les processus de transmission qu'illustre l'alliance des Oulhamr et des Wah se combinent avec la loi du rapt, du vol et du viol, également fondée sur un instinct de reproduction étendu à tout un groupe. De ce fait, à plusieurs reprises, les héros vont se mettre directement au service de la sélection naturelle et accomplir symboliquement l'élimination d'une lignée condamnée par l'évolution. Dans un premier temps, Naoh, Nam et Gaw dérobent le feu aux Kzamms, et donc détournent sur ces derniers la catastrophe qui s'est abattue à l'origine sur les Oulhamr. La possession de quelques brandons enflammés devient une lutte de tous les instants. Seule triomphera la race qui se l'assurera définitivement. Les autres disparaîtront dans les limbes de l'histoire. Ce n'est donc pas un hasard si les Kzamms sont identifiables à l'homme de Néanderthal. En piétinant leur foyer, Naoh, simple outil de l'évolution, les condamne à une extinction prochaine. De même, lorsqu'il décime les Nains Rouges, il élimine

des êtres dont les couleurs se confondent avec celles de l'automne (*cf.* III, 2) et qui sont de ce fait promis à une dégénérescence irrémédiable. Plus tard, quand il s'attaque à Aghoo, c'est pour satisfaire aux mêmes règles. Car son rival auprès de Gammla ressemble autant à un « Dévoreur d'Hommes » qu'à un Oulhamr. Les bras exagérément allongés, une bouche d'anthropophage, « bordée de chair crue » (I, 1) et une toison développée à l'excès le font ressembler aux Kzamms, qui, comme lui, ne sont que des brutes épaisses (*cf.* II, 2). Il est donc juste, au regard des lois de l'hérédité, qu'il soit à la fois privé de feu, de femme et d'avenir...

Ainsi la domination du plus fort, du mieux armé pour survivre est-elle perçue sinon comme naturelle, du moins comme *ordinaire*. « La loi de la vie » implique « l'alerte infinie des faibles » (I, 2) qui n'ont d'autre ressource que la fuite devant un ennemi plus puissant. Depuis *Vamireh*, dont les premières pages constituent à ce propos un modèle, Rosny aime imaginer des séries de meurtres où tout chasseur finit par rencontrer un prédateur plus fort que lui. Dans *La Guerre du feu*, ce cycle mortel appartient également à l'ordre des choses. Le chapitre IV de la première partie montre par exemple un tigre qui, après avoir poursuivi un mégacéros et défié un urus, tombe sous la griffe d'un lion géant. Autant de combats qui relèvent des lois de la nature, dans la mesure où les opposants respectent l'équilibre écologique. Le tigre, lorsqu'il sait reconnaître la valeur d'un adversaire, lorsqu'il ne s'acharne pas sur ses proies, n'est donc nullement malfaisant. Comme lui, Naoh, parce qu'il possède cet instinct admirable consistant à « ne pas détruire en vain la chair nourricière » (I, 4), appartient à une race d'athlètes qui force l'admiration. Il témoigne de la jeunesse de l'humanité (*cf.* I, 1), ne craint nullement un avenir qu'il conçoit avant tout comme prospère (*cf.* II, 7) et s'exprime à grands coups de massue (*cf.* III, 4 et 10) pour prouver à la fois sa vigueur et sa virilité. Il sait cependant être généreux et répugne le plus souvent à achever un ennemi (*cf.* II, 5).

Pourtant la puissance musculaire à laquelle il doit son triomphe n'est pas toujours montrée à son avantage. La sélection naturelle entraîne la disparition progressive des faibles, mais la « loi des hommes » (III, 5) va plus loin: elle suppose la mise à mort systématique des adversaires dont on a su se rendre maître. Comme l'explique le vieux Goûn, faire grâce à un ennemi revient à prendre le risque de le voir revenir avec des renforts (*cf.* III, 2). Que l'homme primitif conduise les massacres qu'il se voit ainsi forcé d'organiser « selon des méthodes millénaires et presque sans férocité » (III, 5) n'en rend pas moins le principe odieux. De sorte que Naoh en vient à haïr sa race « plus venimeuse, plus destructive que [celle] des félins, des serpents et des loups » (III, 2). Il ne réussit pas pour autant à se distinguer totalement de ses semblables. Au terme de son aventure, il aura lui aussi à livrer ce combat terrible qui consiste à pousser à l'extrême les règles de l'évolution pour lutter contre sa propre tribu. Car si Aghoo et ses frères ressemblent aux Kzamms, ils n'en sont pas moins des Oulhamr. En les affrontant, Naoh ne cherche pas seulement à « faire triompher, à travers les temps innombrables, une race qui naîtr[a] de Gammla » (III, 10). Il semble également donner le départ de ces guerres fratricides qui ensanglanteront l'humanité, et c'est bien en barbare, pour une fois, qu'il donnera la preuve de sa victoire en jetant sous les yeux de la horde « trois mains sanglantes » (III, 11), coupées sur les cadavres de ses ennemis...

Félins et mammouths

Ainsi les lois de la sélection naturelle s'élaborent-elles à partir d'un paradoxe. Elles se fondent à la fois sur la logique de l'amour, de l'alliance et sur celle de la haine, de la destruction. Comme telles cependant, elles n'en sont pas moins universelles et gouvernent l'ensemble du monde vivant. De ce fait, fidèle à son inspiration épique, Rosny ne se contente pas d'étendre les aventures de Naoh à la collectivité humaine. Il les élargit à tout le règne animal, d'autant plus facilement d'ailleurs que chacun de ses protagonistes, associé à un totem, est déjà fils du Léopard, de l'Ours ou du Saïga. Sous sa plume, la nature entière se trouve donc aux prises avec les contradictions dramatiques de l'évolution. Deux voies s'offrent ainsi à toutes les créatures, l'une favorisant les comportements agressifs, l'autre plus conforme aux tempéraments pacifiques. Toutes deux incarnées dans des représentants emblématiques, le félin et le mammouth, elles révèlent combien un même mode d'existence peut être à la fois facteur de progrès et de décadence[36].

Les tigres et les lions partagent ainsi l'hygiène de vie des guerriers, et forment un groupe auquel appartiennent encore l'ours, le loup, l'hyène ou le chien[37]. Les plus impressionnants vivent en solitaires, par couples ou tout au plus en petits groupes. Comme l'athlète préhistorique, ils possèdent un organisme taillé pour la lutte et réduisent la femelle à n'être qu'un enjeu, un exutoire à leur agressivité (*cf.* I, 4 et 5). Ils se comportent ainsi de la même façon que les Kzamms ou encore qu'Aghoo et ses frères, qui asservissent leurs femmes, refusent toute alliance avec leurs congénères et vivent à l'écart de la horde (*cf.* I, 1). Le parallélisme est révélateur: comme les hommes de Néanderthal ou ceux qui leur ressemblent, les félins, du fait de leurs habitudes carnivores, s'inscrivent dans un cycle biologique qui les promet à une disparition prochaine. Les duels incessants, durant lesquels chaque vainqueur finit par devenir une proie, montrent à quel point la logique du meurtre ne leur accorde guère que des triomphes provisoires. Le lion géant, pourtant maître incontesté de la faune, voit de la sorte son « espèce décro[ître] depuis des millénaires » (I, 4). Son appétit insatiable le pousse non seulement à rechercher la solitude pour disposer d'une nourriture suffisante, mais encore à parcourir inlassablement des terrains de chasse de plus en plus grands et de moins en moins giboyeux. C'est d'ailleurs à l'occasion d'une de ces expéditions qu'il laisse s'échapper ces proies tant convoitées que constituent Naoh et ses compagnons. Le félin définit donc une forme d'existence condamnée à plus ou moins longue échéance. Ses besoins entraînent de véritables catastrophes écologiques en ce qu'ils finissent par transformer la terre en désert. Aussi, lorsqu'une telle hygiène de vie se transpose chez l'homme, notamment chez Aghoo ou chez les Kzamms, sous la forme exacerbée du cannibalisme ou du tempérament sanguinaire, c'est pour devenir inévitablement un symptôme de décadence.

Bien qu'elle puisse paraître à première vue plus satisfaisante, la seconde voie de l'évolution, placée, elle, sous le signe de l'alliance, débouche sur des conséquences non moins désastreuses. Formant avec la précédente la seule alternative offerte aux êtres vivants, elle s'incarne dans un animal aussi prestigieux que le félin: le mammouth. Mais on la devine encore à travers toute une série de comparses: le rhinocéros, l'auroch ou l'urus, équivalents de ce qu'étaient l'ours ou le loup à l'égard des grands fauves. Rosny prend donc grand soin d'opposer les deux modes d'existence. Les herbivores ne sont chez lui pas moins importants que le lion ou le tigre (I, 4), et le mammouth

constitue bien le seul adversaire qui soit réellement à la mesure des félins:

> ... une fois de plus [les mammouths] se connaissaient les maîtres de la terre. [...] Et Naoh comparant les bêtes souveraines à Nam et Gaw [...] concevait la petitesse et la fragilité de l'homme [...]. Il songeait aussi aux lions jaunes, aux lions géants et aux tigres [...] sous la griffe desquels l'homme ou le cerf élaphe sont aussi faibles qu'un ramier dans les serres d'un aigle (I, 2).

De fait, sur bien des points, le mammouth est l'exact opposé du grand fauve. Végétarien, il vit, à la différence du félin, en parfaite harmonie avec un milieu qu'il respecte. Les portraits qui sont brossés de lui révèlent d'ailleurs à quel point il procède de la nature, car ils le font moins ressembler à un animal qu'à un fragment animé du décor, un rocher, une colline, une forêt en mouvement:

> Les mammouths barrirent[...]: leurs corps étaient des tertres et leurs pieds des arbres; [...] leurs trompes semblaient des pythons noirs; leurs têtes des rocs. Ils se mouvaient dans une peau épaisse comme l'écorce des vieux ormes. Derrière suivait le troupeau, couleur d'argile (*ibid.*).

Le mammouth est ainsi en étroit accord avec le cosmos et donc avec des cycles démesurés au regard de l'échelle humaine. Alliées à sa robustesse, ses mœurs lui permettent d'ignorer le plus souvent les luttes fratricides qui ravagent le reste de la faune. Naturellement pacifique[38], il n'entre en guerre que s'il se sent menacé. Il lui arrive de se défendre et même de se venger, mais c'est toujours en reconnaissant instinctivement la limite que franchissent trop vite les félins et plus encore les hommes. Il ne poursuit pas un ennemi qu'il a mis en fuite (*ibid.*), et il faut toute la ruse de l'homme pour le pousser au massacre: Naoh, assiégé par les Kzamms, doit forcer ceux-ci à se révéler pour voir le troupeau de pachydermes donner enfin la charge (II, 7). Ce tempérament paisible permet au mammouth de mener une existence tranquille et de jouir d'une longévité supérieure à celle de la « bête verticale ». La formidable expérience qu'il développe au cours de cette vie disproportionnée et « un instinct social plus ancien que celui des hommes » (*ibid.*) lui permettent alors d'acquérir un savoir surprenant. Sa pesante constitution, loin de signifier une quelconque lourdeur d'esprit, le lie obscurément, à l'instar du Ganesha oriental, à l'univers de la connaissance. Aussi ignore-t-il tout de la crainte que conçoit le félin devant le feu. Mettant en œuvre une finesse de déduction qui confond héros et narrateur dans la même admiration, il semble au contraire saisir les principes qui régissent la vie de la flamme, et la nécessité qu'il y a d'entretenir le foyer avec soin.

Une loi implacable

Il s'en faut donc de peu que le mammouth n'incarne un idéal. Son existence paraît « heureuse, sûre et magnifique » (II, 3). Si sa trompe tient à la fois « de l'arbre et du serpent » (*ibid.*), c'est sans doute pour mieux le rattacher au paradis des origines, tant il est clair que lui et ses semblables mènent une vie édénique:

> Parfaitement adaptés à leurs pâturages, la force emplissait leurs flancs lourds; une nourriture abondante s'offrait à tous les détours du fleuve, dans les limons palustres, sur l'humus des plaines, parmi les vieilles futaies vénérables (II, 7).

Pourtant la voie qu'il semble indiquer de la sorte est difficilement praticable pour l'humanité. Si le mammouth devient l'allié de l'homme, celui-ci ne peut se résoudre à se conformer entièrement à

son modèle. Mystérieusement, l'évolution joue contre l'amitié entre le pachyderme et la créature humaine. La fin de la deuxième partie montre ainsi de façon révélatrice Naoh et les mammouths descendant de conserve le « cours du Grand Fleuve » (*ibid.*), image presque transparente du temps... Mais il faut songer à la horde, à Gammla, et l'Oulhamr doit faire ses adieux aux colosses. La route de l'homme et du pachyderme bifurque. Après un enlacement plein de gravité, chacun s'en va vers son destin. Séparé du mammouth par une loi qui le dépasse, le héros retourne « sous l'automne pluvieux, dans la forêt des fauves, sur l'immense prairie pourrissante » (*ibid.*).

Ce faisant, Naoh semble instinctivement saisir que la voie empruntée par le mammouth est peut-être plus dangereuse encore que celle du félin. La vie en troupeau, dès lors qu'elle s'applique à d'autres organismes que ceux des grands pachydermes, semble toujours dégradante. Les loups, les chiens ou les hyènes sont d'autant plus répugnants qu'ils ont développé un instinct social indigne de leur tempérament originel (*cf.* I, 4 et III, 9). Et chez les hommes, les conséquences sont peut-être pires encore. Ainsi les Wah sont-ils condamnés par la sélection naturelle parce qu'ils se présentent comme des équivalents humains du mammouth. Chez ce dernier règne une relative égalité; chacun, solidaire des autres, éprouve le « plaisir simple et profond de se sentir [près de lui] les mêmes structures, les mêmes instincts, les mêmes gestes » (II, 7). Sur cet exemple, les Wah ont développé le sens de l'équité et de la sociabilité. Ils aiment « s'asseoir en groupes, serrés les uns contre les autres, comme si leurs individualités affaiblies se retrempaient dans le sentiment de la race » (III, 6). Toute distinction entre les individus s'estompe. La différence des sexes, elle-même, s'abolit. Pourtant, le sentiment de la communauté, visiblement exagéré, entraîne des comportements grégaires susceptibles de provoquer les pires catastrophes:

> Ces êtres timides sur un seul point montraient de l'imprudence et de la témérité: ils risquaient tout pour délivrer un des leurs pris, cerné ou tombé dans un piège. Cette solidarité, comparable à celle des pécaris, [...] les conduisaient parfois à de sinistres aventures (III, 5).

Comme le mammouth encore, les Wah jouissent sinon d'une intelligence plus élevée, du moins de connaissances bien supérieures à celle des Oulhamr. Ils savent faire du feu ou utiliser des propulseurs. Mais, là encore, ce développement technique ne leur offre en contrepartie qu'une « vie chétive », des gestes « flexibles et tardifs » (*ibid.*).

Un rêve d'équilibre

Ainsi, aucun des modèles de développement qu'offrent le mammouth ou le félin n'est pleinement satisfaisant. La sélection naturelle qui semble privilégier la voie carnassière conduira certainement l'homme à s'effacer un jour devant une race plus sanguinaire que lui[39]. Mais suivre l'exemple du pachyderme n'aura pas mieux servi le destin des Wah. Tenter d'échapper à l'évolution ne constitue même pas une solution. Le sort des Hommes-au-Poil-Bleu, qui, demeurés à l'état de singes, « ne connaiss[ent] pas la guerre [...], ne mang[ent] pas de chair et viv[ent] sans traditions » (III, 7) n'est pas plus enviable que celui des autres... On imaginerait difficilement une peinture plus pessimiste de l'histoire humaine, si Rosny ne la nuançait par une ultime extension de son champ de vision, à travers le rêve d'une dernière alliance, passagère sans doute, mais néanmoins exaltante. Car l'écrivain fait de l'homme préhistorique un compromis que réalisent,

l'espace d'un instant, les deux voies de l'évolution, le produit d'un univers qui s'est tout entier réparti entre des valeurs masculines et féminines apparemment incompatibles, en un mot, le fils du félin et du mammouth.

En effet, l'aventure de Naoh, en ce qu'elle permet l'association de races plus ou moins viriles, n'est pas le seul élément à introduire dans le roman une symbolique sexuelle. La nuit, ainsi, représente certes les ténèbres de l'ignorance, mais aussi la matière première de la vie, la matrice primordiale que viendra féconder le feu[40]. Au début de la seconde partie, elle se combine avec l'eau et la lumière de la lune, pour devenir l'emblème d'une féminité tout à la fois mystérieuse et exaltante. Elle prépare ainsi l'entrée en scène du mammouth non seulement comme animal de l'alliance, mais encore comme représentant inattendu de valeurs toutes maternelles[41]. Car le pachyderme, intimement lié à la nature, constitue bien une sorte de totem féminin. Son nom[42] évoque à la fois le sein nourricier (« mamma ») et les surnoms que l'enfant donne à sa mère (« maman », « mummy », etc.). Aussi révèle-t-il à l'égard de Naoh un comportement plein d'attention, voire de tendresse, et trouve son équivalent à l'échelle humaine dans cette tribu des Wah, dont on a pu voir qu'elle était essentiellement féminoïde.

Autant le félin est viril, autant le mammouth, donc, est maternel. Les deux voies de l'évolution que l'un et l'autre représentent sont de ce fait absolument complémentaires. Au lieu de se combattre, elles devraient s'épouser dans des noces fabuleuses... Or, Naoh incarne précisément cet instant miraculeux où l'humanité n'a pas définitivement opté pour une voie déterminée et peut encore conjuguer l'une et l'autre. Sans doute finit-il par quitter le mammouth, mais c'est pour retrouver un peu plus tard ces hommes-pachydermes que sont les Wah et sceller avec eux un nouveau pacte. De fait, les deux dernières parties du roman témoignent clairement de ce désir de maintenir une sorte de *statu quo* entre les voies de l'évolution. À la différence de la première, inscrite sous le signe du félin et du carnage, elles reproduisent la même combinaison de combats et d'alliances. Certes, la troisième partie laisse sentir un net fléchissement. La lutte contre Aghoo est plus terrible que celle qu'il faut mener contre les Kzamms, la compagnie des Wah est moins exaltante que celle des mammouths. Néanmoins, le déclin qui s'amorce n'est peut-être pas absolument irréversible. Qu'on songe aux Oulhamr! Lorsqu'à la fin du roman Naoh retrouve sa horde, celle-ci a atteint un stade avancé de déchéance. Mais il suffit de presque rien, d'une « petite lueur rouge », d'une « vie humble [...] qu'un enfant aurait écrasée d'un coup de silex » (III, 11) pour que l'avenir renaisse. Cette troisième partie ne s'inscrit donc sous les tonalités sombres et morbides de l'automne décadent que pour mieux renaître dans les toutes dernières pages, révélant combien les lois formidables, inhumaines de l'évolution peuvent devenir autant de manifestations de la chance.

Naoh et ses compagnons constituent en toute logique la meilleure représentation de cette humanité pour laquelle tout semble encore possible. Chez eux, la science du mammouth et la force du félin ne se sont pas définitivement dissociées, car ils jouissent d'une sorte d'*intelligence musculair*e qui les fait participer à la fois de la matière et de l'esprit. En ce qu'elle est signe de ruse plutôt que de force (*cf.* I, 2), l'aptitude à la course, qui permettra aux Oulhamr de triompher des Kzamms et à l'*homo sapiens sapiens* de succéder à l'homme de Néanderthal, réconcilie la

mécanique de l'évolution avec le rêve d'équilibre entre le corps et l'intellect, le masculin et le féminin, le fauve et le pachyderme. Mais ce n'est là que le signe le plus évident d'une coopération des sens et de la raison, chez un héros dont l'organisme sait à merveille saisir les signaux multiples de la nature — mieux, les *comprendre*, cette fois encore selon l'acception étymologique du terme:

> Tout son être aspirait la nuit. Il était une forme merveilleuse, où pénétraient les choses subtiles de l'univers: par sa vue, il captait les phosphorescences, les formes pâles, les déplacements de l'ombre, et il montait parmi les astres; par son ouïe, il démêlait les voix de la brise, le craquement des végétaux, le vol des insectes et des rapaces, les pas et le rampement des bêtes; il distinguait au loin le glapissement du chacal, le rire de l'hyène, la hurlée des loups, le cri de l'orfraie, le grincement des locustes; par sa narine pénétrait le souffle de la fleur amoureuse, la senteur gaie des herbes, la puanteur des fauves, l'odeur fade ou musquée des reptiles. Sa peau tressaillait à mille variations ténues du froid et du chaud, de l'humidité et de la sécheresse, à toutes les nuances de la brise. Ainsi vivait-il de ce qui remplissait l'Espace et la Durée (*ibid*.).

Car Naoh, dont l'intelligence est encore « neuve » (I, 4) paraît si éloigné du décadent moderne qu'il semble encore en mesure de faire plier le destin de l'humanité et d'échapper aux processus de dégénérescence. Son « sang bout d'espérance », et si sa « pensée est courte », son « instinct est prodigieux » (III, 9). Il est plein d'un dynamisme qui se manifeste jusque dans ses rêves, lesquels, loin de se réduire à la contemplation passive de phénomènes merveilleux, sont « pleins d'actes, pleins d'énergies, pleins de gestes efficaces » (II, 1).

La Pensée sauvage

L'une des grandes forces de *La Guerre du feu* consiste d'ailleurs à rajeunir singulièrement le lecteur moderne, en lui faisant partager la vision de ce primitif débordant de ressources. Car Rosny cherche visiblement à pénétrer la pensée sauvage. Il invente des façons de compter en « doigts » ou en « rameaux » (I, 1 et II, 1). Il retrace l'éveil du sentiment religieux, en imaginant d'obscurs rites à la lune ou en transcrivant les idées qu'entretiennent les héros à propos de la nature ou des animaux. À chaque fois, un style indirect libre à peine sensible ou le simple recours au présent historique permettent d'estomper les barrières édifiées au fil des siècles entre l'humanité d'hier et celle d'aujourd'hui:

> Agglomérés en conseil de chasse, [les loups] échangèrent des rumeurs, des gestes [...]. Les vieux appelaient l'attention, surtout un grand loup au pelage blême, aux dents d'ocre: on l'écoutait, on le regardait, on le flairait avec déférence.
>
> Naoh ne doutait pas qu'ils eussent un langage (I, 4).

> Cependant le Soleil et l'Eau mêlent leur vie brillante. L'Eau est immense, on ne voit pas sa fin, et le Soleil n'est qu'un feu grand comme la feuille du nymphéa. Mais la lumière du Soleil est plus grande que l'Eau elle-même [...]. Dans sa fièvre, Naoh [...] s'étonne de la lumière si vaste venue d'un feu si petit (III, 2).

Ailleurs, des tournures à l'antique donnent une patine singulière au discours et, là encore, rapprochent le lecteur des protagonistes. Les superlatifs bibliques — « les siècles des siècles » (I, 2), « le chef des chefs » (*ibid*.) — succèdent à des formulations qui visent manifestement à faire résonner une voix millénaire:

> En ce temps, le Mammouth circulait invincible [...]
> Il advint que le chef des aurochs et ceux des mammouths approchèrent en même temps le bord des eaux (*ibid*.).

Mais le plus surprenant est peut-être la façon qu'a Rosny de détourner l'écriture artiste chère aux disciples des Goncourt. Dans *La Guerre du feu* en effet, le romancier ne s'est pas encore entièrement débarrassé des procédés de style en vogue à la fin du XIX^{e} siècle. S'ils sont moins nombreux que dans *Vamireh* ou *Eyrimah*, les termes rares, les périphrases recherchées n'ont cependant pas entièrement disparu. Ici un ours « coër[ce] ses énergies » (I, 3), là des pierres se dressent « à l'opposite du vent » (I, 4). En règle générale toutefois, ces effets permettent à l'auteur d'introduire dans la narration *un flou référentiel*, qui renvoie à une perception du monde plus grossière que celle de l'homme moderne, et donne ainsi l'illusion d'un style « préhistorique ». Le crépuscule devient « l'heure rouge » (*ibid.*) et la lune « le croissant » qui « blanchi[t] le fond du ciel » (II, 2). Dès lors, le lecteur se trouve nécessairement conduit à identifier ses pensées à celles du personnage, surtout quand se conjuguent plusieurs des procédés mentionnés ci-dessus:

> Or, le soleil s'ensanglanta dans le vaste Occident, puis il alluma les nuages magnifiques. Ce fut un soir rouge comme la fleur de balisier, jaune comme une prairie de renoncules, lilas comme les veilleuses sur une rive d'automne, et ses feux fouillaient la profondeur du fleuve: ce fut un des beaux soirs de la terre mortelle. Il ne creusa pas des contrées incommensurables comme les crépuscules d'été; mais il y eut des lacs, des îles et des cavernes pétris de la lueur des magnolias, des glaïeuls et des églantines, dont l'éclat touchait l'âme sauvage de Naoh. Il se demanda qui donc allumait ces étendues innombrables, quels hommes et quelles bêtes vivaient derrière la montagne du Ciel (II, 7).

*

* *

C'est peut-être d'ailleurs par cette dimension que la grande fresque épique de Rosny continue à fasciner le lecteur contemporain. Certes, et bien qu'elle trouve son origine dans l'inspiration décadente, la rêverie que poursuit l'auteur autour des principes implacables de l'évolution explique sans doute le succès de *La Guerre du feu*. Elle préfigure en effet quelques-unes des interrogations de cette fin de XX^{e} siècle, où les sociétés développées ont peu à peu pris leur distance vis-à-vis du mythe du progrès. Mais l'écho que rencontre de la sorte le roman est d'autant plus fort qu'il éveille en chacun d'étranges résonances. Car, par la force du style et la richesse de l'imaginaire, l'aventure de Naoh s'adresse avant tout à notre âme d'enfant. Le monde préhistorique de Rosny est sans doute moins celui des paléontologues et des archéologues que « le vert paradis des amours enfantines » dont parle Baudelaire. Il est l'occasion de revivre les terreurs et les triomphes de l'enfance, de suivre un héros qui, malgré sa stature, tient plus de David que de Goliath, et doit affronter tous les ogres de la nuit, tous les géants de la forêt des origines: ours et félins guerriers, mammouths tendrement maternels.

La médaille a toutefois son revers. Cet aspect de l'œuvre a également conduit, en effet, à entretenir autour de *La Guerre du feu*, une curieuse méprise: celle qui consiste à classer le roman dans la littérature pour la jeunesse. La confusion, sensible dès l'origine puisque le roman paraît en feuilleton dans *Je sais tout,* s'est d'autant plus facilement répandue qu'en France, la veine préhistorique a été surtout exploitée par les écrivains spécialisés dans les publications pour l'enfance. Samuel-Henry Berthoud, Jules Verne ou Ernest d'Hervilly précèdent l'auteur de *Vamireh*, et durant l'entre-deux-guerres, c'est dans *La Semaine de Suzette* ou dans *Pierrot*, que

paraissent les nombreux feuilletons ou contes préhistoriques de Léon Lambry. Rosny lui-même, après avoir confié *Vamireh* et *Eyrimah* à *La Revue hebdomadaire*, sera souvent conduit à se partager entre la presse enfantine et les éditions populaires. À la charnière du XIX^{e} et du XX^{e} siècle, le monde de l'édition française, dans ce qu'il a de plus prestigieux, s'ouvre donc difficilement au roman préhistorique. L'homme primitif par conséquent retient assez peu l'attention des romanciers de renom. Seules deux nouvelles font exception à la règle, « La Mort d'Odjigh » que Marcel Schwob fait paraître en 1896 dans *Le Roi au masque d'or* et « Le Brouillard du 26 octobre » de Maurice Renard, publié en 1913 dans *Monsieur d'Outremort et autres histoires singulières.* Encore le second de ces textes n'appartient-il pas réellement à la veine préhistorique stricto sensu. Contant la rencontre inopinée de l'homme moderne et du primitif, il développe plutôt le thème des civilisations oubliées, comme le fait d'ailleurs Jules Verne, dans son *Voyage au centre de la Terre*, ou l'auteur de *La Guerre du feu* lui-même dans plusieurs romans ou nouvelles[43]. En se limitant aux contemporains de Rosny, la moisson n'est donc pas particulièrement abondante en France. Et elle ne l'est pas beaucoup plus en Grande-Bretagne où, à l'exception de quelques auteurs méconnus, Austin Bierbower ou Stanley Waterloo, la veine préhistorique n'a guère tenté qu'Herbert George Wells, et seulement à l'occasion de deux nouvelles, parues l'une en 1897, « A Story of the Stone Age »[44], l'autre en 1921, « The Grisly Folk »[45]. Curieusement, c'est en Belgique que se rencontrent finalement en plus grand nombre les disciples et imitateurs directs de Rosny: Ray Nyst tout d'abord avec *Notre-Père-des-Bois*[46] dès 1899, puis bientôt *La Forêt nuptiale*[47] et *La Caverne*[48], Jean Tousseul, un peu plus tard, avec « Rooh »[49] ou « L'Exode »[50], et surtout Pierre Goemaere avec *Le Pèlerin du soleil*[51] et Henri-Jacques Proumen avec *Ève, proie des hommes*[52].

Sans invoquer pour autant la désuète « théorie des climats », il semble qu'on puisse mieux comprendre à la fois cette confusion entretenue autour de l'œuvre et cette attention particulière aux auteurs belges à la lumière d'un élément biographique que les dictionnaires, en présentant l'auteur de *La Guerre du feu* comme un « écrivain français né à Bruxelles », tendent généralement à négliger. Car le romancier avant de s'intégrer parfaitement à la vie littéraire parisienne a passé une trentaine d'années à l'écart de la capitale. Il a pu cultiver ainsi une différence qui semble l'avoir empêché, certes à des degrés divers, mais de façon néanmoins sensible, de se couler toujours parfaitement dans les moules et catégories des lettres françaises. Il est clair en tout cas qu'il appartient de plein droit à la Belgique. S'il fait volontiers état d'un père lillois dans ses textes autobiographiques, c'est pour des raisons essentiellement stratégiques: un membre du jury Goncourt, distingué qui plus est par la Légion d'honneur a peu intérêt, à l'époque, à mettre en avant des origines étrangères, et encore moins lorsque celles-ci fleurent un peu le scandale. Or, non seulement le père de Rosny, Joseph Constant Adrien Boex, est belge, mais encore doit-il cette nationalité à sa qualité d'enfant naturel. Fils d'une jeune Néerlandaise, Constance Victoire Boex, venant de Bréda, il est né de père inconnu. Déclaré par le chirurgien accoucheur, il n'a jamais été reconnu officiellement par sa mère, ce qui en fait au regard de la loi un citoyen belge. Les fils qu'il eut avec Irmine Tubicx, son épouse, bruxelloise elle aussi, ne peuvent donc qu'être belges[53]. Et ce n'est sans doute pas le moindre mérite d'un pays dont on parle trop souvent avec le sourire que d'avoir, avec Joseph Henri et Séraphin Justin Boex, donné le jour aux frères Rosny, et d'avoir avec

eux tout à la fois inventé la science-fiction moderne et élevé le roman préhistorique au rang de l'épopée universelle...

NOTES

[1] *L'Immolation*, Paris, Savine, 1887. Édition de référence: J.-H. ROSNY AÎNÉ, *Romans préhistoriques*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1985, p. 629.

[2] Voir le "Choix bibliographique" pour une description plus détaillée de ces ouvrages.

[3] On consultera notamment à ce propos: Bruce G. TRIGGER, *A History of Archaeological Thought*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1989; Annette LAMING-EMPERAIRE, *Les Origines de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Picard, 1964.

[4] Les calculs opérés à partir des livres saints sont d'ailleurs loin de donner toujours des résultats concordants. Comme le signale Édouard Lartet, « il s'est produit plus de cent quarante opinions sur la seule date de la création, et [...] entre les variantes extrêmes il y a un désaccord de 3194 ans, seulement pour la période entre le commencement du monde et la naissance de Jésus-Christ » (cité par Louis FIGUIER, *L'Homme primitif*, Paris, Hachette, 1870, p. 2).

[5] Ainsi Cuvier se fonde-t-il sur la Genèse dans sa monumentale *Histoire des sciences naturelles* (voir Annette LAMING-EMPERAIRE, *Les Origines de l'archéologie préhistorique en France*, pp. 142-3).

[6] Boucher de Perthes en vint à considérer les empreintes de fossiles observées sur les silex comme une forme d'écriture hiéroglyphique. Par ailleurs, il finit par convaincre la communauté scientifique avec la découverte à Moulin-Quignon d'une mâchoire humaine en réalité moderne, mais introduite à son insu dans une couche ancienne par un ouvrier peu scrupuleux.

[7] « L'Homme préhistorique. Des lumières que les découvertes paléontologiques récentes ont jeté sur son histoire », *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1867, pp. 637-63.

[8] P. i. — On trouvera en annexe (voir la partie intitulée « Contextes ») un extrait de cet ouvrage.

[9] Exhumés par Fuhlrott dès 1856, dans la vallée du Néander, les restes de ce lointain ancêtre, qui faisaient apparaître un crâne extrêmement allongé aux arcades sourcilières proéminentes, furent considérés par les opposants aux thèses évolutionnistes comme ceux d'un idiot congénital.

[10] Éd. de référence: Paris, Livre de poche, 1984, pp. 306-7.

[11] *Ibid.*, p. 321. — *Cf.* la partie « Contextes » du présent volume.

[12] *Ibid.*, p. 311.

[13] Édition de référence: J.-H. ROSNY AÎNÉ, *Romans préhistoriques*, p. 19.

[14] *Le Préhistorique*, 3ème édition (revue et corrigée par Adrien de Mortillet), Paris, Schleicher Frères, 1900, p. 302.

[15] *Ibid.*, p. 339.

[16] *Ibid.*, p. 315 et s. — Les « Contextes » annexés au présent volume proposent un plus large extrait du *Préhistorique*. Le lecteur pourra également se reporter aux illustrations pour voir comment Rosny utilise la documentation disponible à l'époque...

[17] *Ibid.*, p. 37.

[18] Dans les références à *La Guerre du feu* qui suivent, le chiffre romain renvoie à la partie, le chiffre arabe au chapitre.

[19] Avant de s'installer en France, Rosny vécut dix ans à Londres et épousa une Anglaise, Gertrude Holmes. En 1892, alors qu'il réside depuis sept ans à Paris, il n'a pas oublié la culture d'outre-Manche et encore moins la littérature de langue anglaise puisqu'il publie, avec *Le Scarabée d'or*, une traduction de l'Américain Edgar Allan Poe. Il n'est donc pas étonnant de voir resurgir ici ou là des éléments linguistiques d'origine anglaise.

[20] *Manifeste des cinq*, éd. de référence: *in* Émile ZOLA, *Les Rougon-Macquart*, présentation et notes de Pierre COGNY, Paris, Seuil, coll. « L'Intégrale », 1970, tome VI, p. 661.

[21] *Cf.* Éric LYSØE, *Les Kermesses de l'Étrange*, Paris, Nizet, 1993, pp. 368-9.

[22] Émile ZOLA, *Les Rougon-Macquart*, tome I, p. 57.

[23] Paul BOURGET, *Essais de psychologie contemporaine*, 4ème édition, Paris, Lemerre, 1885, cité par Jean PIERROT, *L'Imaginaire décadent*, Paris, P. U. F., 1977, p. 24.

[24] *Op. cit.*, p. 79.

[25] Cité par Jules HURET, *Enquête sur l'évolution littéraire*, édition de référence: Paris, Thot, 1982, p. 203.

[26] La réalisation linguistique de « aw », proche de celle de « ao », renvoie une fois encore à l'anglais. « Naoh », par ce biais peut faire songer à l'adverbe « now », « maintenant ». Or,

précisément, le héros appartient à une humanité juvénile. Il est un Noé peu habitué à se projeter dans le futur et vivant dans un éternel présent.

[27] Le seul moment où le fait de disposer de deux compagnons se révèle utile pour Naoh est celui où il confie le feu à Nam et se porte au secours de Gaw. Mais ce n'est là évidemment pas la seule raison d'être de Nam et de Gaw.

[28] Lao-Tseu, *Tao Tö King*, traduction de Conradin VON LAUER, Paris, Jean de Bonnot, 1990, p. 91.

[29] *Cf.* Jean PIERROT, *L'Imaginaire décadent*, pp. 271-92.

[30] Voir aussi: I, 4 et 5; II, 3 et *passim*.

[31] Le calcul s'est fondé ici sur les règles de la prosodie classique, notamment pour la prise en compte des «e» muets.

[32] Faut-il voir dans ce prénom une variation autour de celui d'Hélène? Si c'est le cas, le modèle homérique de l'*Iliade* pourrait bien déjà percer dans *Vamireh*, avant de se découvrir toute sa force dans *La Guerre du feu*...

[33] Rosny reproduit ici des structures familiales matrilinéaires, où l'oncle maternel joue un rôle fondamental.

[34] Le lecteur se reportera aux « Contextes » annexés à la présente édition, où figurent des textes de Frazer et Bachelard qui illustrent le caractère traditionnel de cette sexualisation du feu.

[35] C'est le titre du chapitre V, dans la troisième partie d'*Eyrimah* (*Romans préhistoriques*, p. 194).

[36] On se reportera pour plus de détails à mes *Kermesses de l'Étrange*, pp. 435-81.

[37] L'ours est moins représentatif de la voie guerrière dans la mesure où « herbivore, il trouv[e] dans le terroir de quoi assouvir, pacifiquement, sa voracité » (I, 4). On y reviendra plus loin, le loup, l'hyène ou le chien, parce qu'ils vivent en bandes, ne constituent bien souvent qu'une classe dégénérée de fauves.

[38] Aussi l'auroch au tempérament belliqueux figure-t-il à ses côtés comme un double dégénéré.

[39] C'est précisément ce qui se produit dans *La Mort de la Terre*.

[40] Le marécage revêt le même caractère contradictoire. Il est l'endroit où l'on s'enlise, où l'on meurt, mais aussi le principe de vie, le lieu de l'origine (*cf.* III, 9).

[41] Le mammouth apparaît déjà dans la première partie, mais surtout pour ses qualités de combattant. Le début du roman est en effet tout entier inscrit sous le signe du félin. La nature véritable du pachyderme n'apparaît de ce fait que par la suite.

[42] Que le mot soit d'origine sibérienne et signifie « animal souterrain » ne change rien à l'affaire.

[43] Voir, entre autres, « La Grande Énigme », *Le Trésor dans la neige*, *Les Hommes sangliers* ou *La Sauvage Aventure*.

[44] *The Iddler*, mai 1897, en vol.:*Tales of space and Time*, London, Harper and Brother, 1899.

[45] *Storyteller Magazine*, avril 1921, en vol.: *The Short Stories of H. G. Wells,* London, Benn, 1927.

[46] Bruxelles, Balat, 1899.

[47] Bruxelles, Balat, 1900.

[48] Bruxelles, chez l'auteur — Paris, Baillière et fils, 1909.

[49] *La Mélancolique Aventure*, Huy, Imprimerie coopérative, 1920.

[50] *La Parabole du franciscain*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1928.

[51] *La Revue belge*, 15 février-15 avril 1927, en vol.: Paris, Albin Michel, 1927.

[52] Bruxelles, Labor, 1934.

[53] Parmi les illustrations insérées dans le présent volume figure une reproduction des actes de naissance de Rosny aîné et de son père.